

« Se construire *avec* les crises : épreuves, engagements et transformations des jeunes contemporaines »

Jessica Brandler-Weinreb, sociologue

Comment nous nous construisons, et en particulier les jeunes¹, avec les crises auxquelles nous sommes chaque fois plus confronté.es dans nos sociétés contemporaines ? Quels sont les liens entre crises personnelles et crises collectives ? Qu'est-ce qui nous vulnérabilise ? Quelles sont nos forces ? Et, à quelles conditions les crises deviennent-elles des épreuves transformatrices ? Une collaboration danse et sociologie avec l'association Milieux sensibles a été menée, autour de 5 ateliers entre septembre 2025 et février 2026, pour explorer ces sujets dans une approche sensible. Sensible aux idées mobilisées par les participant.es et sensible à « ce que ça fait » dans le corps, dans le prolongement du [projet-outil pédagogique et artistique ANIMA](#), et de la « sociologie du sens et du sentiment » que je développe dans mes recherches (Brandler-Weinreb, 2025).

Les ateliers danse-sociologie ANIMA ont été conçus comme des espaces de recherche-création articulant film, discussion collective, débat mouvant, danse, dessin et écriture. Ce choix méthodologique n'est pas accessoire. Il s'inscrit dans une conception de la recherche qui dialogue avec le propos du sociologue Pascal Nicolas-Le Strat (2024), pour qui « faire recherche en commun » c'est reconnaître les savoirs situés des participant.es et produire la connaissance dans un espace partagé *avec* elles et eux. Les supports mobilisés ouvrent des registres distincts : le film suscite l'identification et la mise en écho biographique ; la discussion rend possible la rencontre de l'Autre par les échanges parlés ; le débat mouvant spatialise les positions sociales et les représentations ; le dessin matérialise les attachements et les fissures ; la danse permet d'incarner des notions abstraites comme celle d'interdépendance et invite à habiter les émotions.

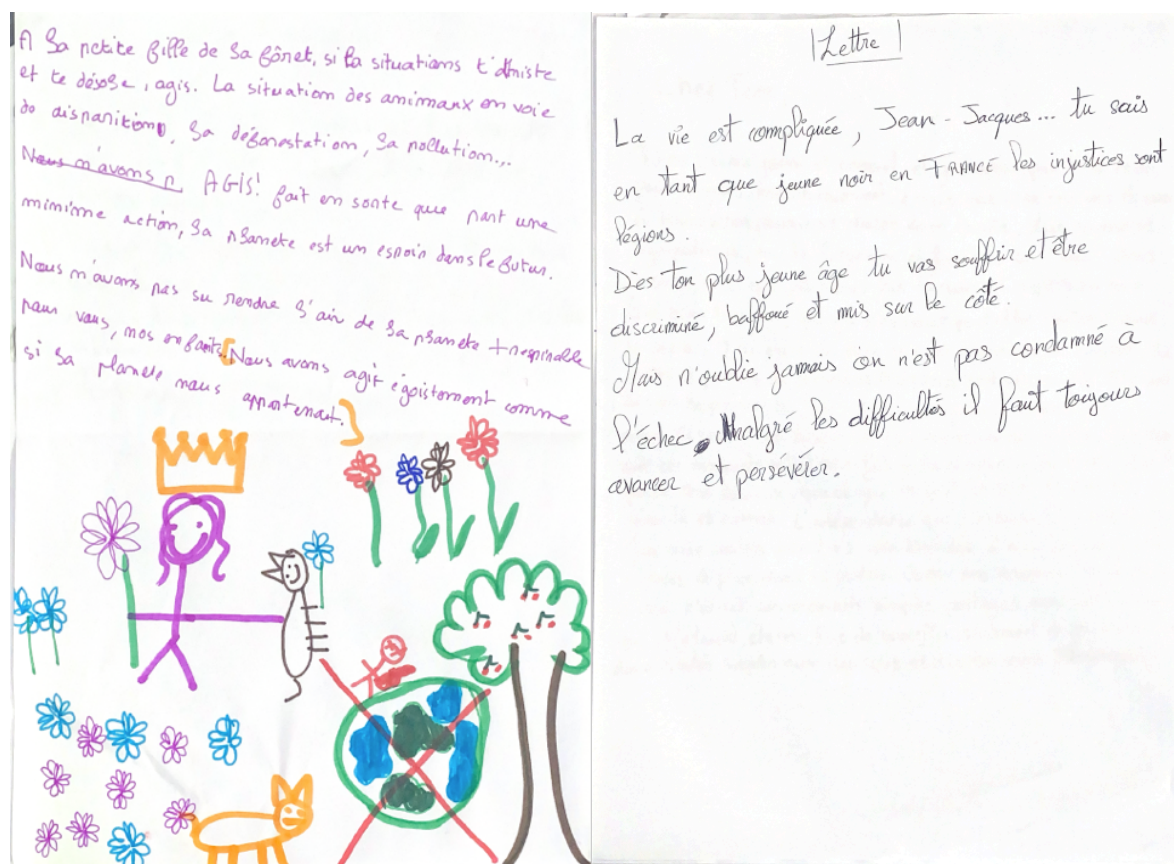
Les matériaux recueillis, dans les ateliers, montrent que les jeunes vivent dans un monde traversé par des dimensions ressenties comme « invivables » – injustice, déclassement, catastrophe écologique, perte – tout en travaillant activement à maintenir les conditions d'une vie « vivable », pour entrer en résonance avec la pensée développée par les philosophes Frédéric Worms et Judith Butler dans leur ouvrage *Le Vivable et l'invivable* (2021). En effet, Worms et Butler rappellent que la question contemporaine n'est pas seulement celle de la survie mais celle des conditions d'une vie soutenable et partageable. Plus tard, Judith Butler (2023) insiste à son tour sur la vulnérabilité comme condition relationnelle de toute existence : nous dépendons des autres et des milieux. Les crises contemporaines – écologiques, sociales, politiques, institutionnelles, pour ne citer qu'elles – rendent cette dépendance à la fois plus visible et plus fragile.

¹ Les ateliers ont touché une grande majorité de jeunes -82 au total-, mais l'un d'entre eux s'est déroulé auprès d'un public varié (composé de bénévoles d'association de tout âge, de personnes âgées, en situation de handicap, de jeunes scolaires, en stage et jeunes en service civique). Nous ne disposons pas de données précises sur les personnes rencontrées, et les échanges se sont surtout produits dans un cadre collectif. Mais, nous savons qu'elles partagent un commun : le fait d'être ou d'avoir été confrontées à des situations de vulnérabilité diverses (précarité, isolement, allophonie, situations de rue, handicap, discrimination et autres violences, harcèlement moral et sexuel, notamment).

L'analyse proposée ici fait apparaître trois dynamiques : la crise comme épreuve ou expérience de l'invivable ; les ressources permettant de maintenir les conditions d'une vie vivable ; la fabrication progressive d'un commun politique à partir de ces expériences.

LA CRISE COMME ÉPREUVE : VULNÉRABILITÉ, SOLITUDE ET ÉPUISEMENT ÉMOTIONNEL

Les récits recueillis montrent que la crise est d'abord vécue comme épreuve biographique. Les jeunes rencontrés associent la notion de crise à différentes expériences vécues : migration forcée « *je ne l'ai pas choisie* », « *on oublie nos origines, on nous demande de nous adapter* » (Atelier 2, jeunes de l'École de la 2e Chance -E2C-, Bordeaux) et solitude à l'arrivée en France ; harcèlement moral et sexuel ; orientation imposée « *on m'a forcée à faire un CAP, j'ai détesté, j'ai fait une dépression, j'avais beaucoup de stress* » (idem) ; ruptures familiales ; deuils. Ils et elles décrivent des situations où l'expérience de la contrainte est forte.



Atelier 1. Lettres à un.e enfant du futur., Faculté de Créteil BUT Carrières sociales, Créteil.

Une cartographie dense des préoccupations se dessine dans les échanges, à la suite des lettres adressées, par les jeunes, à un.e enfant du futur « *peur de l'avenir* », « *guerres* », « *économie* », « *injustice* », « *non reconnaissance* », « *être toujours seul* », « *animaux en voie de disparition* », « *déforestation* », « *pollution* » (Atelier 1, étudiant.es Carrières sociales, Créteil). L'intime et le global se rencontrent. Ces récits illustrent des contraintes sociales assumées comme défis personnels (Martuccelli, 2015). Pour certain.es, la solitude s'inscrit au même niveau que la crise climatique « *on s'isole* » (Atelier 2, jeunes de l'École de la 2e Chance -E2C-, Bordeaux). Les témoignages expriment la saturation ressentie face à un monde porteur de menaces hétérogènes mais simultanées, et liées entre elles.

La formule « *le pays laissé c'est comme un monde entier* » condense l'expérience migratoire comme arrachement total (Atelier 2, jeunes de l'École de la 2e Chance -E2C-, Bordeaux). La migration représente une perte ontologique. L'absence de « capital social » disponible immédiatement — réseau de relations, soutien, entourage — place certain.es jeunes dans une situation d'urgence permanente où les efforts se concentrent pour travailler, payer, assumer « *on se retrouve seul, on doit se débrouiller* » (Atelier 2, jeunes de l'École de la 2e Chance -E2C-, Bordeaux). Les lettres écrites à un.e enfant du futur viennent densifier ces épreuves « *tu sais, en tant que jeune noir en France les injustices sont légion* » (Atelier 1, étudiant.es Carrières sociales, Créteil). L'épreuve est biographique mais renvoie à des structures sociales plus larges. L'épuisement émotionnel et physique apparaît clairement dans les récits.



Atelier 5. Visionnage film ANIMA. Rocher de Palmer, Unis-Cité COOP'R, Cenon.

Après le visionnage du film ANIMA, nous proposons d'interroger la notion de crise à partir d'un mot, cristallisant sa signification. Une place centrale est faite à la question linguistique et administrative. Plusieurs participant.es évoquent la difficulté de la langue « *ne pas parler français* », la lutte pour l'obtention d'un « *contrat pour avoir une maison* » ou encore l'éloignement familial et la traversée de la Méditerranée (Atelier 5, jeunes en service civique Unis-Cité COOP'R, Cenon). L'invivable n'est plus seulement écologique ou moral, il devient intégrationnel. La crise se loge alors dans l'expérience concrète d'un monde dont on ne maîtrise pas les codes.

À ces crises biographiques s'ajoutent des crises structurelles : inflation, précarité professionnelle, crise écologique, saturation informationnelle. La crise écologique est décrite comme angoisse diffuse « *ça me provoque de l'angoisse* » (Atelier 3, bénévoles épicerie solidaire EPISOL et comité de quartier, jeunes Unis-Cité, Pessac). Plusieurs jeunes parlent de « *boule dans la gorge* », de suppression des réseaux sociaux, voire de « *déni choisi* » pour protéger leur santé mentale « *les émotions quand elles se mélangent mettent des bâtons dans les roues* » (idem). L'invivable prend ici la forme d'une saturation affective. Les participant.es expriment un sentiment d'impuissance face aux « *puissants* » (grandes multinationales et État, en particulier). La sociologue et politologue Anne Muxel (2023) montre que les sensibilités politiques juvéniles contemporaines sont traversées par cette intensité émotionnelle où inquiétude, colère et fatigue coexistent avec la volonté de contribuer à créer un monde meilleur, depuis les possibilités -plus ou moins étroites- de chacun.e.



Atelier 2. Débat mouvant. Comité de quartier de France, EPISOL, Pessac.

Dans cette configuration, la confrontation aux crises produit un double mouvement : **hyper-responsabilisation individuelle et sentiment d'impuissance structurelle**. Le débat mouvant, sur les formes d'engagement, fait émerger une dimension morale « *on ne se sent pas légitime si on n'est pas engagé à 100 %* » (Atelier 4, étudiant.es Carrières sociales, Bordeaux). Une économie morale des crises se dessine où l'engagement devient critère de valeur personnelle, accentuant la tension entre responsabilité individuelle et contraintes structurelles. Cette tension entre en résonnance avec la sociologie des épreuves (Martuccelli, 2015), une sociologie qui s'intéresse au déplacement des responsabilités vers l'individu.e, dans des contextes où les marges d'action sont pourtant contraintes « *Tout en reconnaissant que l'issue des épreuves n'est jamais indépendante des places et des ressources sociales des acteurs, ces sociologies attirent l'attention sur l'ouverture des processus. (...) Elle invite à une conception hautement dynamique et ouverte de la vie sociale. Elle contraint à placer la contingence au cœur de tous les raisonnements sociologiques.* » (p. 57).

Les récits recueillis racontent la crise comme épreuve, en ce sens qu'elle implique de pouvoir habiter l'invivable. Elle fragilise les subjectivités, mais ouvre aussi un espace de mise en question : à quelles conditions cette vulnérabilité peut-elle contribuer à transformer l'épreuve ?

RENDRE LA VIE VIVABLE : RESSOURCES ET RECONFIGURATIONS POUR TRANSFORMER L'ÉPREUVE

Si les crises fragilisent, elles peuvent aussi devenir matrices de transformation « *le chaos c'est aussi l'apprentissage, l'ouverture* » (Atelier 2, jeunes de l'École de la 2e Chance -E2C-, Bordeaux). Les ateliers révèlent simultanément les dimensions invivables des vies des jeunes rencontrés et leurs efforts pour maintenir les conditions d'une vie vivable.

Les productions graphiques d'arbres et de fleurs symbolisant « *ce qui me nourrit, m'aide à grandir, me porte* », « *mes intempéries* », « *mes apprentissages, mes forces* » et « *ce qui me constitue* » sont éclairantes à ce sujet. Les « racines » sont nommées : famille, religion, amitiés, valeurs. Même lorsque la famille est ambivalente, elle constitue un ancrage « *ma famille*,

espoir, perdue » (Atelier 1, étudiant.es Carrières sociales, Créteil). Le vivable n'est pas absence de fracture, il est attachement malgré la fracture. L'autre ressource structurante qui apparaît est la foi « *il y a Dieu avec toi* », « *il y a toujours de l'espoir* », « *ayez confiance en vous* » (idem). Elle devient cadre de sens face à l'incertitude. Elle participe à rendre le monde habitable sans nier les fractures.

Plusieurs jeunes insistent sur la notion de confiance — envers autrui et envers soi —, sur l'importance de l'entourage, de « *parler à une personne qui ne te trahira pas* » (Atelier 2, jeunes de l'École de la 2e Chance -E2C-, Bordeaux). À l'École de la 2e Chance, ils et elles sont plusieurs à évoquer le soutien des mères et des sœurs « *ma relation avec ma mère, ni blanche ni noire, mais sa force pour s'en sortir* » (idem). Ces appuis relationnels rejoignent ce que la sociologue et urbaniste Marie-Hélène Bacqué (Bacqué et *al.*, 2025) décrit comme « *ressources situées* » des jeunesses populaires, des capitaux relationnels qui ne suppriment pas les contraintes structurelles mais permettent de les traverser et de nourrir une capacité d'agir.

La danse fait place au corps comme lieu d'appropriation de l'épreuve. Elle lève la barrière de la langue, des différences d'âge -quand il y en avait-, et du handicap. Le corps devient espace d'agentivité. Un participant nous dit « *le corps engage l'esprit et l'esprit engage le corps* » (Atelier 1, étudiant.es Carrières sociales, Créteil). En résonnance avec les travaux de la sociologue Émilie Balteau (2021), dans cette collaboration danse-sociologie le sensible est un mode de connaissance à part entière. Le dessin et la danse ne traduisent pas une analyse mais rendent possible une compréhension incarnée du lien social. L'épreuve est incorporée, mais aussi transformée corporellement.



Atelier 5. Danse avec le fil. Rocher de Palmer, Unis-Cité COOP'R, Cenon.

Le dispositif du fil (inter-dépendance, rupture, renouement) matérialise la résilience collective. Lorsque « *le fil a craqué* », certain.es n'ont « *même pas senti* » la rupture, concentré.es sur leur expérience individuelle. Mais le fil a été renoué, rappelant ainsi que la résilience est aussi relationnelle. La danse permet d'expérimenter corporellement ce que la philosophe Judith Butler (2023) conceptualise comme « *vulnérabilité relationnelle* » : nous sommes affectés par les autres et les affectons en retour « *c'était bizarre, on n'a pas l'habitude de chercher avec le corps tous ensemble. À deux c'était plus facile, il y a les yeux pour se*

comprendre » (Atelier 5, jeunes en service civique Unis-Cité COOP'R, Cenon). Cette remarque rappelle combien incarner le collectif ne va pas de soi. L'interdépendance peut être ressource, mais elle suppose un apprentissage.



Atelier 2. Dessins dansés. Maison écocitoyenne, École de la 2^e Chance, Bordeaux.

Les notions de « *blessure* », « *rebondir* », « *puissance* » émergent explicitement, dans les présentations des dessins dansés. La colère peut devenir énergie transformatrice « *il y a une tentation de la protection, de repli mais ce qu'il faut c'est une mise en œuvre de la colère* » (Atelier 3, bénévoles épicerie solidaire EPISOL et comité de quartier, jeunes Unis-Cité, Pessac). La crise peut être perçue comme une opportunité à condition de s'en sortir « *la crise est bonne pour l'Homme (...). On peut se poser certaines questions qu'on ne se posait pas d'habitude et mieux se connaître. Mais l'important c'est d'en sortir* » (Atelier 2, jeunes de l'École de la 2^e Chance -E2C-, Bordeaux). Cette affirmation est discutée, la transformation n'est pas automatique. Elle suppose des conditions – soutien, reconnaissance, mise en récit- pour transformer les expériences et les situations vécues en apprentissages, en force, en capacité à agir.

Au moment d'évoquer les « passions tristes » et les « passions heureuses » de chacun.e, aux côtés des épreuves individuelles et collectives partagées apparaissent le sport, la nature, la famille, l'amour, les enfants, le calme (Atelier 5, jeunes en service civique Unis-Cité COOP'R, Cenon). Ces éléments racontent un travail discret de maintien de soi qui s'enracine dans ces dimensions ordinaires de la vie qui ne sont pas spectaculaires mais quotidiennes.

Rendre la vie vivable ne signifie pas supprimer l'invivable, mais créer des conditions de transformation, à différentes échelles. Les dispositifs de recherche-crédation contribuent à cette mise au travail collective des expériences et des épreuves.

SE CONSTRUIRE AVEC LES CRISES : ENGAGEMENTS, ÉCHELLES D'ACTION ET FABRICATION DU COMMUN

Les débats montrent que la notion et l'expérience de la crise engagent une réflexion intense sur l'engagement. Si les deux premières parties de cette note ont mis en évidence la crise comme épreuve et les ressources permettant de rendre la vie vivable, cette dernière partie s'intéresse à la manière dont les ateliers produisent autre chose qu'une somme de récits individuels, puisqu'ils contribuent à ouvrir des espaces où se fabrique du commun.

Au-delà d'avoir échangé sur la valeur morale de l'engagement, les participant.es se sont interrogé.es sur la manière de hiérarchiser les différents types d'engagements et sur le sens même de cette notion : Peut-on parler d'engagement s'il s'agit d'une action ponctuelle ou doit-elle nécessairement s'inscrire dans le temps long ? Peut-on parler d'engagement si l'action n'est pas structurée en organisation collective ? Est-ce que solidarité et engagement c'est la même chose ?

Plusieurs étudiant.es affirment « *l'engagement, c'est sur le long terme* ». D'autres défendent « *des actions même minimales* » (Atelier 4, étudiant.es Carrières sociale, Bordeaux). Muxel a montré que les jeunes générations développent des formes d'engagement moins institutionnelles, plus ponctuelles et plus sensibles (2023). Les ateliers en offrent une illustration concrète : compost, bénévolat, marches LGBT, tricot dans l'espace public, cuisine de voisinage pendant le confinement (Atelier 3, bénévoles épicerie solidaire EPISOL et comité de quartier, jeunes Unis-Cité, Pessac). Ces pratiques ne correspondent pas aux modèles traditionnels d'engagements militants, mais elles participent d'une redéfinition du politique. Elles nous font part d'une fabrication du collectif à partir de pratiques concrètes au quotidien.



Atelier 3. Formes d'engagement. Comité de quartier de France, EPISOL, Pessac.

L'intérêt sociologique ici n'est pas de chercher vainement à trancher ce débat, mais d'observer comment il se fabrique. En invitant chacun.e à se positionner physiquement sur les formes d'engagements présentées, le débat mouvant expérimenté rend visible la conflictualité démocratique. Le commun ne naît pas d'un consensus immédiat. Il se construit dans la confrontation argumentée et le difficile équilibre de l'écoute de l'Autre et de l'écoute de soi. Plusieurs jeunes expriment un désarroi face aux structures de pouvoir « *ce n'est pas à notre portée* », dit l'un d'entre eux et elles se référant à la responsabilité des grandes entreprises

face à la crise écologique (Atelier 3, bénévoles épicerie solidaire EPISOL et comité de quartier, jeunes Unis-Cité, Pessac). D'autres parlent de révolte. La question de « *l'attente d'un sauveur* » est discutée : faut-il attendre un.e leader ou agir collectivement et à notre échelle ? La dimension intergénérationnelle du dialogue devient centrale. Les plus âgé.es évoquent un temps où l'action semblait plus simple ou moins complexe. Les plus jeunes parlent de surcharge, de fatigue, de fragmentation. Pourtant, la même discussion fait émerger l'idée de « *gripper la machine* ». Cette tension entre impuissance et désir d'action traverse l'ensemble des ateliers que nous avons menés. Marie-Hélène Bacqué (Bacqué et al., 2025) rappelle que les jeunes, notamment celles appartenant aux milieux populaires, sont confrontées à des contraintes structurelles fortes qui limitent objectivement leurs marges d'action. Les jeunes rencontré.es dans les ateliers expriment cette lucidité. Mais, ils et elles n'abandonnent pas pour autant la volonté de se mobiliser. L'échelle de l'action semble se déplacer là où il devient possible, et parfois souhaitable pour elles et eux, de l'éprouver.

Dans *Faire recherche en commun* (2024), Pascal Nicolas-Le Strat insiste sur l'idée que la recherche doit naître d'une expérience partagée où les savoirs expérientiels sont reconnus et mis au travail collectivement. La recherche devient alors un espace de coopération et de fabrication du commun. En cela, les ateliers menés ne se limitent pas à recueillir des témoignages. Ils produisent un espace où les jeunes, et les moins jeunes participant.es, élaborent ensemble une compréhension de leurs épreuves, par la discussion, la danse, le dessin, le film. En contexte multilingue, le choix de renoncer à la lecture de citations complexes pour privilégier la présence – se regarder, dire son prénom, se serrer la main – constitue un geste politique visant à ne pas reproduire l'inégalité linguistique vécue au quotidien par certain.es jeunes, au sein de l'atelier (Atelier 5, jeunes en service civique Unis-Cité COOP'R, Cenon). Faire recherche en commun suppose de créer des conditions où les sensibilités peuvent s'exprimer à égalité « *c'est un dialogue entre le ressenti et le monde* » (Atelier 2, jeunes de l'École de la 2e Chance -E2C-, Bordeaux).

La danse avec le fil constitue à cet égard une scène emblématique. Lorsque le fil craque sous l'effet de la compétition, puis est renoué, le collectif éprouve corporellement la fragilité et la réparabilité du lien. Un participant formule « *Je ne me suis pas aperçu que mon mouvement était subi par le fil* » (Atelier 4, étudiant.es Carrières sociale, Bordeaux). La prise de conscience n'est pas seulement cognitive, elle est incarnée. Émilie Balteau (2021) a montré que le sensible n'est pas un supplément esthétique à la recherche sociologique, mais un mode de connaissance à part entière. Le dessin des arbres fissurés mais enracinés (Atelier 1, étudiant.es Carrières sociales, Créteil), la cartographie des préoccupations (idem), la danse des interdépendances (Atelier 4, étudiant.es Carrières sociale, Bordeaux) produisent des savoirs et des formes de partage permettant de fabriquer, le temps d'un atelier et peut-être au-delà, du commun « *La vie humaine ne peut être qu'à plusieurs* » (Atelier 3, bénévoles épicerie solidaire EPISOL et comité de quartier, jeunes Unis-Cité, Pessac).

Dans cette perspective, la recherche-crédation ne se contente pas d'analyser les crises ; elle contribue à créer des conditions de mise en commun des vécus. Elle devient, un espace de co-production de sens et d'expérimentation démocratique.

Conclusion

Les ateliers ANIMA mettent en lumière une tension structurante des jeunes contemporaines : vivre dans un monde où certaines dimensions deviennent invivables, tout en cherchant activement à préserver les conditions d'une vie vivable.

La crise comme épreuve apparaît sous des formes multiples : discrimination, déclassement, migration, perte, guerre, crise écologique, surcharge informationnelle. Ces épreuves constituent le cadre ordinaire de socialisation des jeunes générations contemporaines. Muxel (2023) montre que les jeunes se construisent dans un contexte d'incertitude accrue, mais qu'ils et elles ne se réduisent pas à cette vulnérabilité. Les jeunes mobilisent des ressources relationnelles, symboliques, corporelles et collectives pour maintenir du vivable. Et les ateliers nous ont montré leur capacité à déplacer l'échelle de l'action.

La démarche de recherche-création joue ici un rôle central. En diversifiant les supports, elle permet l'émergence de savoirs sensibles, situés et partageables. Elle participe d'une fabrication du commun, non pas comme idéal abstrait, mais comme expérience concrète d'interdépendance et de production collective de sens.

Cette analyse s'inscrit dans une sociologie qui porte une égale attention « au sens et au sentiment » que le sujet étudié fait émerger chez les personnes rencontrées (Brandler-Weinreb, 2025). Les crises apparaissent comme des épreuves ambivalentes. Elles fragilisent, isolent, culpabilisent, en même temps qu'elles ouvrent des espaces de réélaboration, de puissance et d'engagement. Se construire *avec* les crises implique des apprentissages nouveaux qu'il convient de continuer d'étudier pour développer collectivement la capacité à habiter un monde incertain, à reconnaître l'invivable sans s'y réduire, et à prendre soin du (et des) vivant(es).

Bibliographie

Bacqué, Marie-Hélène, Bellanger, Emmanuel et Hatzfeld, Hélène (2025). « Dans les anciennes banlieues rouges, les jeunes entre défiance politique et engagements. » *Géographie, économie, société*, 27(2), 163-181. <https://doi.org/10.1684/ges.2025.37>.

Balteau, Émilie (2021). « Le sociologue et le sensible ». *Revue française des méthodes visuelles* [En ligne], 5. URL : <http://journals.openedition.org/rfmv/607>

Brandler, Jessica (2025). *Enfants, sujets politiques. Les jeunes générations face à la crise du covid*. Éditions Du Croquant.

Butler, Judith (2023). *Dans quel monde vivons-nous ? Phénoménologie de la pandémie*, Éditions Flammarion.

Martuccelli, Danilo (2015). « Les deux voies de la notion d'épreuve en sociologie ». *Sociologie*, 6(1), 43-60. <https://doi.org/10.3917/socio.061.0043>.

Muxel, Anne (2023). « Les registres pluriels de l'engagement des jeunes. » *Cahiers français*, 434(4), 72-79. <https://doi.org/10.3917/cafr.434.0072>.

Nicolas-Le Strat, Pascal (2024). *Faire recherche en commun : Chroniques d'une pratique éprouvée*. Éditions du Commun. <https://shs.cairn.info/faire-recherche-en-commun--9791095630487?lang=fr>.

Butler, Judith et Worms, Frédéric (2021). *Le Vivable et l'invivable*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.worms.2021.02>.

Liste des ateliers

Atelier 1

Date : 22 et 23 septembre 2025

Lieu : Faculté de Créteil

Partenariat : BUT Carrières sociales

Public : 45 étudiant.es

Atelier 2

Date : lundi 27 octobre 2025

Lieu : Maison écocitoyenne de Bordeaux

Partenariat : École de la 2eme chance

Public : 11 jeunes + formatrice

Atelier 3

Date : 27 novembre 2025

Lieu : Comité de quartier France de Pessac

Partenariat : avec EPISOL (épicerie solidaire)

Public : 16 personnes (groupe intergénérationnel) : 3 jeunes d'Unis-cité, des bénévoles du comité de quartier France de Pessac et d'EPISOL

Atelier 4

Date : 9 décembre 2025

Lieu : IUT Carrières sociales

Partenariat : Université Bordeaux Montaigne

Public : 11 étudiant.es

Atelier 5

Date : 16 février 2026

Lieu : Rocher de Palmer

Partenariat : Unis-Cité COOP'R

Public : 12 jeunes